

Biographie d'Aimée Lebeau (1913-2021)

« C'est dur, les malades sont difficiles, certaines, mais il faut quand-même être humaine, parce que si on n'est pas sensible, on ne peut pas comprendre les malades, il faut un tempérament de sensibilité que j'ai beaucoup, que j'ai toujours eu, il y a des choses que je ne pouvais pas admettre, des infirmières ont été brutales, c'est plus fort que moi ça, c'est dans ma nature, un point c'est tout. Chacun est comme il est, chacun a sa personnalité. »¹

« Si on ne s'intéresse pas on ne reste pas »

« On a chacun sa façon d'être et de voir les choses, on a chacun sa personnalité. »

« On a eu une vie remplie. »

« Drôle de vie » « En souhaitant que jamais ça ne revienne ». (Évoquant la guerre).

« Ça allait de soi, je n'ai rien fait de particulier, c'était normal... » (étonnée quand on lui remet la Légion d'honneur en 2016).

« Faire face devant toutes les situations. »

Aimée Chocat naît le 19 juillet 1913 rue de Charonne à Paris 11, quand la guerre éclate sa mère devant travailler comme ouvrière à La cartoucherie de Vincennes, elle est confiée à la garde de sa grand-mère paternelle, au retour de son père de la guerre, le couple se « disloque » et divorce, elle ira vivre chez sa grand-mère et son père, elle en a souffert sans qu'elle explicite cela auprès d'Odette, qui garde un sentiment d'enfance difficile, elle n'en parlera jamais dans les différentes interviews (on ne lui demande pas de précisions sur cette situation, sans mère ?).

Son père avait un magasin de peinture à Vincennes qu'il a vendu pour faire construire une maison au Perreux. C'est là qu'Aimée vivra, allant à l'école maternelle puis primaire, passant son certificat d'études, (elle aurait aimé continuer et passer le brevet mais sa belle-mère, son père s'étant remarié, en décidera autrement) *c'est pas grand-chose le certificat d'études puis travaillant à 13 ans et un mois dans la fourrure, j'ai souffert le martyr, moi qui aimait tout le temps bouger ...puis dans la couture, en atelier, aux pièces, à la machine, dentelle sur des kilomètres d'organdi, chez Dufayel(grand magasin à Paris) comme débitrice (qui accompagne le client à la caisse, les gens achètent à tempéraments, il y a les pneumatiques qui envoient les coupons d'achats, ça monte ça descend), comme vendeuse ensuite au rayon parfumerie...elle était bien habillée et gagnait le double de ce qu'elle gagnera à l'asile de Maison Blanche...(1500 francs et 700 francs à Maison Blanche).*

¹ Extrait interview d'Aimée Lebeau par Michel Caire et Mme Voillot (infirmière) en 2004 à son domicile de NSM, cette ébauche de biographie s'inspire des 7 cassettes audio réalisées par eux.

Elle rencontre Maurice Lebeau de NSM², il est adhérent des Jeunesses communistes depuis 1927, il travaille à la Compagnie des Eaux, ils se marient en décembre 1932. Maurice lui suggère d'aller travailler à l'asile de Maison Blanche à NSM, comme plusieurs des femmes de ses amis d'école, qui s'y plaisent d'ailleurs. Cela lui permettrait de rentrer plus tôt à la maison (elle rentre vers 20h de Dufayel). Elle en convient, c'est plus raisonnable.

Formation :

Elle va, soutenue par son oncle qui est « assez instruit », passer le concours d'entrée à l'asile de Maison Blanche en 1934, il est difficile, c'est à Mabillon, elles sont 105 à passer le concours, 65 réussiront dont Aimée.

À l'époque Aimée dit que le chômage est de 20%, ailleurs elle dira 50%.

Elle entre à Maison Blanche en Octobre 1934 au 1-6, pavillon des agitées, dans le service du Dr Beaudouin, elle est épouvantée, les malades crient, gesticulent, la prennent pour une petite fille, lui parlent des Folies Bergères, elle se demande où elle est tombée, veut partir...mais le lendemain, les cours commencent, sa surveillante, Mme Céleste Schmitt, lui ayant conseillé de les suivre...et effectivement c'est ce qui va la décider à rester car les cours étaient très intéressants surtout ceux de la doctoresse Constance Pascal, qui faisait venir des malades de toutes sortes, les interrogeait puis leur expliquait ...c'était formidable, Aimée prenait vite des notes et les recopiait le soir en rentrant chez elle. Les cours étaient en plus du travail. Elle avait acheté le Larousse médical pour l'aider.

Je voulais absolument avoir mon diplôme, je m'intéressais, parce que si vous allez là pour rigoler, autant rester chez vous. Il y avait au fond de la salle, « la table des bonbons » celles qui mangeaient des bonbons et riaient.

On suivait les cours pour avoir le diplôme parce que ça vous rapportait 4 sous. C'était important de rapporter 4 sous, mais si on fait un métier, il faut s'intéresser à ce métier, sinon vous venez là uniquement pour gagner vos 4 sous, ça ne vaut pas la peine.

Les cours se déroulaient sur un an, 1-administration, 2-soins aux malades, 3-soins aux malades mentaux, 4-hygiène, 5-pharmacie, 6-anatomie et physiologie. On avait un livre qu'on nous prêtait ^{Les} cours avaient lieu à 14h dans un des parloirs qui jouxtent l'administration, 2 à 3 fois par semaine. J'ai obtenu le diplôme en 3 ans, (la deuxième année j'ai tout obtenu sauf une matière ? ...). À la naissance de ma première fille, le 2/06/1936, j'ai travaillé de nuit aux agitées car je ne voulais pas la mettre à la crèche, je m'en occupais pendant la journée, ma tante la gardait pendant que j'allais aux cours. Et Maurice s'en occupait la nuit pendant que je travaillais, je rentrais vite, préparais le repas pour Maurice et m'occupais de Monique, je repartais vite au cours à 14h, rentrais et repartais travailler quand Maurice rentrait de la Compagnie des Eaux

Carrière :

J'ai travaillé aux agitées 1-6 puis aux gâteuses 1-4, puis au 1-3 soins et entrantes chez le Dr Beaudouin puis chez le Dr Chatagnon, puis j'ai été surveillante chez le Dr

² Neuilly sur Marne = NSM

Bertrand puis surveillante générale chez le Dr Trillat...On perd les malades en changeant de pavillon.

Dans son dossier administratif :

Le directeur note au 31 décembre 1940 :

« A donné lieu, dans le passé, à certaines remarques sur son activité de caractère politique. Se serait améliorée mais doit être suivie. »

Et le médecin chef : « protestataire. Trop souvent indisciplinée. »

La vie à l'asile de Maison Blanche en 1934 :

La première section est organisée en différents pavillons (7) :

Le 1-1 et le 1-2 sont les pavillons des travailleuses, les malades travaillent soit dans les pavillons, soit dans les services généraux, soit en atelier, *elles faisaient tout un tas de choses.*

Le 1-3 (soins et entrantes) *c'était plus intéressant mais aux gâteuses j'ai appris à bien travailler.*

Le 1-4 est le pavillon des gâteuses.

Le 1-5 est le pavillon des semi-agitées.

Le 1-6 est le pavillon des agitées où elle débute de jour puis passe de nuit (quand naît sa première fille).

Le 1-7 est le pavillon des grandes agitées où se trouve la salle des 5 baignoires, dit pavillon cellulaire.

Chaque pavillon a un étage où se trouvent 2 dortoirs de 25 lits, au rez-de-chaussée il y a 1 dortoir de 25 lits, le réfectoire, la salle de réunion et le jardin, le pavillon est fermé. Pour le pavillon 1-6 où Aimée a débuté, c'est la même configuration mais au rez-de-chaussée il y a en plus 4 chambres d'isolement (1 à chaque extrémité du pavillon et 2 au centre ?).

Le matin après la toilette à 6h30 (on aidait celles qui le nécessitaient), l'habillement (robe de bure en hiver, robe à carreaux bleu et blanc l'été) les malades du 1^{er} étage descendaient au réfectoire prendre le petit-déjeuner, qui consistait en une soupe claire de légumes (un peu améliorée par rapport à celle qu'on servait pendant la guerre) avec du pain sec, il y avait un broc de café pour les 75 malades et les infirmières (mais on se faisait notre café tellement il était mauvais).

Puis les malades restaient dans la salle de réunion en hiver ou dans la cour en été.

Les visites avaient lieu au réfectoire le jeudi et le dimanche après-midi, le personnel était présent pour la surveillance car certaines malades étaient imprévisibles.

Aux agitées, à l'étage se trouvaient les malades délirantes qui marchaient, qui criaient, qui gesticulaient mais n'étaient pas dangereuses, elles descendaient dans la journée, c'était infernal les cris.

Les malades alitées au rez-de-chaussée du 1-6, pavillon des agitées, avaient le maillot, et étaient attachées au lit. Ça pouvait durer des jours, des semaines car certaines ne se calmaient jamais. Dans la journée il y avait au rez-de-chaussée les alitées et les malades de l'étage soit 75 malades. Au petit-déjeuner, ça criait tellement qu'on ne s'entendait plus, c'était à vous rendre abruti.

La contention :

*Il n'y avait pas de traitement hormis le **maillot** (c'était plus que la camisole, il y avait les jambes en plus des bras) et la contention au lit avec des sangles. Il fallait être au moins 3 pour mettre le maillot, on avait la technique, il fallait allonger la malade pour mettre les jambes puis on l'asseyait pour mettre les bras, on attachait les cordons dans le dos et on attachait la malade au lit avec des sangles. Il y avait des malades qui ne se calmaient pas, d'autres au bout d'un jour ou deux. C'était fréquent de mettre le maillot aux malades agitées, il n'y avait pas de traitement. Les infirmières aux pavillons des agitées étaient grandes et costaudes moi je faisais 48kg...*

*Écoutez c'était pénible quand-même, pénible pour la malade vraiment, qu'est-ce qu'elles devaient être malheureuses attachées comme ça, je pense qu'elles ont souffert. Les infirmières avaient l'habitude des malades après des jours et des mois avec les malades dans le pavillon et elles avaient quelques années de **connaissance**, les infirmières d'elles-mêmes savaient quand il fallait remettre le maillot ou non.*

En dehors des traitements d'immobilisation et d'alitement, il y avait les bains chauds prolongés dans les baignoires avec tablier, d'où ne dépassait que la tête de la malade, dans la salle du 1-7, où les malades restaient de 8h à 16h, il fallait réchauffer l'eau, ça aidait certaines malades, certaines arrivaient à vider la baignoire, il fallait la remplir à nouveau. Ça résonnait dans la salle des baignoires car les malades criaient.

Aimée n'a pas eu recours aux draps mouillés serrés les uns sur les autres, elle est même critique vis-à-vis de cela. Je n'aurais pas fait ça. Ça devait être horrible.

Pour la contention comme pour les bains prolongés Aimée exprime sa commisération vis-à-vis des malades auxquelles elle s'identifie.

Les malades d'Aimée Lebeau :

*Il y avait **Raymonde**, on l'appelait Raymonde, elle marchait, elle marchait, c'était aussi pénible car son mari venait la voir tous les dimanches avec ses enfants, je ne sais pas*

pourquoi il emmenait les enfants, c'était horrible de voir ça. La pauvre malheureuse...après j'ai changé de pavillon, on perd certaines malades.

On a eu une malade pendant la guerre qui était là depuis des années à l'infirmerie, qui ne se levait quasiment pas sauf la nuit, elle avait une chambre particulière et voilà les alertes, on descendait sur le carré en bas et on ouvrait la porte, on ne savait pas ce qui allait arriver et les malades venaient toutes et une nuit on voit cette malade qui descend l'escalier et qui vient avec nous, on l'a signalé au médecin, après elle a eu une robe neuve, elle s'occupait comme toutes les malades qui s'occupent, voyant cela le médecin l'a passée au pavillon des malades travailleuses. Un jour l'infirmière l'appelle pour venir à la toilette, personne ne répond, elle avait mis un polochon dans le lit, elle avait réussi à ouvrir la fenêtre avec une petite cuillère. Au lieu d'aller chez son mari qui habitait à l'Avenir, ne sachant si elle le trouverait seul, elle était allée chez des cousins, les cousins sont venus chez le mari qui lui vient voir le médecin. Le Dr Beaudoin propose une permission d'un mois « et si tout va bien, vous la garderez », elle n'est pas revenue. C'est quand-même bizarre la maladie mentale, c'est curieux.

Une autre malade ça faisait 12 ans qu'elle était internée, soudainement elle est sortie guérie, dans ces moments de guerre, c'est ça qui est bizarre.

Une autre c'est le largactil qui l'a guérie et a permis sa sortie. La malade était très délirante elle implorait Aimée de la laisser sortir pour aller faire son discours à l'Élysée, Aimée lui disait qu'elle risquait de se faire renvoyer si elle faisait ça, elle lui disait alors que quand elle serait à l'Élysée elle lui donnerait une place de choix (Aimée rit en racontant cela). Elle est sortie bien comme tout, je ne sais pas si c'est le nozinan ou le largactil qui lui a fait du bien.

Dans tout ça on avait des malades qui étaient marrantes dans leurs délires.

Mme de Hollère(?) faisait partie des 84 malades qu'on avait emmenées à Aix-en-Provence, je l'ai emmenée la pauvre malheureuse, elle qui mettait toujours des belles toilettes, des petits cols, l'hôpital là-bas c'était « réglementé réglementé ». On lui a enlevé ses vêtements et on lui a mis une robe de l'administration, oh ! la ! la ! Quelle misère, « je ne peux pas rester là ». Son fils habitait dans la région, il a fait le nécessaire pour la sortir de là.

Parlant des malades « gâteuses », Aimée dit qu'il fallait bien les soigner, les chouchouter, qu'il y avait beaucoup de soins à faire. Et qu'elle a beaucoup appris auprès d'elles.

Il y avait certaines malades qui marquaient.

La malade de 20 ans, pendant la guerre, dont l'ami était à la guerre, et qui était au plus mal, elle avait une syphilis tertiaire, sa mère la faisait se prostituer à la maison, elle était mignonne cette petite, comment une mère peut faire ça ? C'est impensable. On a vu des choses pas croyables.

La femme du député communiste du 13^{ème} arrondissement (interné et fusillé à Nantes) que j'ai accompagnée au Père Lachaise avec une collègue, le Dr Beaudoin avait accepté qu'on l'accompagne.

L'équipe infirmière :

Il y avait une infirmière de garde, une infirmière de course, deux infirmières en bas au rez-de-chaussée où étaient regroupées toutes les malades dans la journée, une surveillante et une autre infirmière. Il fallait remplacer dans les autres pavillons car il y avait un manque de personnel permanent. Il y avait au grand maximum 6 infirmières. Au début on était 4 infirmières. Surtout les dimanches, les jours de fête et les vacances c'était difficile.

Les services étaient cloisonnés, on ne savait pas ce qui se passait dans les autres services, entre infirmières on se voyait au syndicat uniquement. Presque toutes les infirmières étaient syndiquées à la CGT, quelques unes à la CFTC et très peu à FO.

Les traitements :

Il y avait très peu de médicaments à l'époque, Sédobrol³, je ne sais plus ce que c'était, quelques comprimés de gardénal pour les épileptiques, du ferment lactique pour les diarrhées, de l'aspirine ; une fois par mois, il y avait la grande pharmacie, un pot à tisane, des grandes bouteilles d'eau oxygénée et d'alcool à 90°, du sublimé pour les boutons...un peu de chloral. On n'avait pas grand-chose.

L'insuline^{c'est} venu plus tard, après, au 1-7, on injectait l'insuline, la malade transpirait, était dans le coma, certaines avaient du mal à se réveiller, il fallait faire une injection de sucre. Ce genre de choses, les infirmières le faisaient C'est après guerre qu'on a fait l'insuline.

Puis ça été le cardiazol⁴ que l'interne injectait et qui provoquait une crise d'épilepsie, on ne disait pas aux malades ce qu'on allait leur faire , ça se faisait dans une chambre d'isolement, cela c'était avant les ECT⁵ qui se sont faits à Maison Blanche mais très

³ Sédobrol : bromure de sodium, considéré comme un sédatif et un somnifère

⁴ Cardiazol (pentylénététrazole) provoque une crise d'épilepsie, utilisé par le psychiatre américano- hongrois Ladislav J. Meduna en 1932, le cardiazol s'avère trop toxique. (Annulation d'autorisation d'utilisation par la FDA en 1982).

⁵ ElectroConvulsivoThérapie ou sismothérapie traitement par électrochocs, Ugo Cerletti et Lucio Bini utilisent le choc électrique pour la première fois le 15 avril 1938 à Rome sur un malade schizophrène.

peu de temps, on était allé à trois infirmières à Ville-Évrard chez le Dr Rondepierre⁶ qui avait conçu le sismothère⁷ pour voir la technique, certaines malades en ont été réveillées mais ça n'a pas révolutionné les soins, ça a été vite abandonné, ça me faisait un drôle d'effet quand la malade faisait la crise d'épilepsie.

C'est quand le **largactil** est arrivé que ça a complètement transformé les services, les malades ne criaient presque plus, beaucoup étaient guéries et sortaient. On était heureuses.

Les transferts de patientes :

Avant guerre on envoyait les malades à Plouguernével et dans les Vosges, à St-Rémy. On les envoyait aussi à Dun-sur-Auron, chez les paysans, elles avaient plus de libertés. C'était celles qui avaient peu d'attaches à Paris. Souvent elles étaient malheureuses de partir parce que celles qui avaient de la famille à Paris devaient partir malgré tout...c'était moche moche moche... (Aimée reste révoltée de cela).

Pendant la guerre 84 malades de Maison Blanche ont été transférées à Aix-en-Provence, avec un laissez-passer de la préfecture de Paris, pour désengorger l'hôpital ? On les a accompagnées. On n'a jamais si bien mangé qu'à l'hôpital d'Aix, pendant cette période de guerre, 2 côtelettes de mouton, de la ratatouille...Elles sont restées à Aix-en-Provence à la fin de la guerre.

Les médecins :

Ils habitaient sur place, ils avaient chacun un pavillon à l'entrée de l'asile de Maison Blanche, il n'y avait pas de relation en dehors du service entre les médecins et les infirmières, c'étaient des gens supérieurs à nous, même avec les internes, on n'osait pas...on n'était pas à l'aise du tout ; un jour un interne me pose une question sur une malade dont je m'occupais, la surveillante ne l'a pas supporté et m'a dit en enlevant son voile , madame prenez mon voile puisque c'est vous qui parlez... je lui ai dit que je connaissais la malade puisque je m'en occupais et qu'elle ne devait pas se vexer. La hiérarchie était forte, tout le monde était au garde à vous quand le médecin arrivait dans le service.

Les malades mortes d'inanition pendant la seconde guerre mondiale :

Aimée en parle à plusieurs reprises en réponse aux questions de Michel Caire et semble-t-il spontanément à l'évocation de la guerre.

22 malades au 1-4 (les gâteuses) sont décédées en un mois, c'était très dur, vous imaginez ce que c'était aux agitées, c'était pire, on recevait des agitées qui finissaient au pavillon des gâteuses, quand on pense à ce qu'on donnait aux malades ; on faisait

⁶ Jacques Rondepierre, psychiatre à Ville Évrard, met au point le premier sismothère avec le dr Lapipe en décembre 1940.

⁷ Appareil utilisé est celui de Lapipe et Rondepierre crée en 1940 à VE et utilisé à partir de 1942

ce qu'on pouvait, j'avais un grand jardin ma belle-mère avait des poules, elle me donnait des œufs.

Les pauvres malades, beaucoup n'avaient plus leurs règles, c'était pénible, la femme n'était plus une femme.

L'œdème aux jambes montait. Elles devenaient difformes. Une malade ramassait des pissenlits. La boîte à cochons (les eaux grasses pour les cochons de VE) était vide.

Un dimanche matin, 4 femmes sont mortes, j'ai fait 4 toilettes. On était atterrées.

Les familles savaient sûrement mais n'avaient pas les moyens de reprendre leurs malades. On ne parlait pas avec les familles. Certaines apportaient des provisions.

J'apportais des cerises de mon jardin, on essayait de faire des choses, quand j'étais aux gâteuses, quand on avait 4 ou 5 oeufs, on les mélangeait dans du lait dans une grande bassine, avec le sucre et on mettait le pain en petits morceaux, mais c'était peu pour 25 malades, mais un peu nourrissant.

Le pain était jaune, il sentait mauvais. La soupe était claire, de la flotte. Je me souviens d'une patiente très grande qui avait toujours faim et à qui je venais de donner le peu à manger et qui m'a traitée de menteuse quand je lui ai dit que je venais de lui donner à manger...ça m'a fait mal, je n'arrive pas à oublier.

On apportait de chez nous. Cette période a été dure.

Les malades juives et le personnel juif :

On ne portait pas l'étoile jaune à l'hôpital. Je sais que le Dr Beaudouin a été chic, il a hospitalisé une malade qui peignait sur le mail (entre la première et la deuxième section), elle n'était probablement pas malade mais juive, c'était une peintre, je ne me souviens pas de son nom, elle est sortie quand il n'y avait plus de risque pour elle, la même chose pour une autre femme un peu exubérante, je crois qu'il l'a cachée aussi pour les mêmes raisons.

Je me souviens d'une malade qui a échappé à une rafle, en se cachant à plat au fond de son lit, son père et sa mère ont été emmenés, quand il n'y a plus eu de bruit, elle est sortie, elle en a réchappé ainsi, elle a été hospitalisée après pour agitation (elle dansait elle chantait), sa sœur et son beau-frère venaient toujours la voir, après la guerre ils lui ont trouvé une chambre.

Pour Berthe Vogel, je l'ai su qu'après qu'elle avait été révoquée, elle était radiologue (manipulatrice radio, infirmière) je la connaissais de vue ...Je crois que le directeur aurait pu ne pas la révoquer. Aimée évoque une autre infirmière qui n'a pas été révoquée, qui avait un nom anglais mais par le remariage de sa mère avec un Anglais dont elle portait le nom.

Au retour des déportées, un pavillon de Maison Blanche a ouvert pour accueillir les femmes de retour des camps d'extermination sans solutions, ni papiers, le temps d'arranger leur situation. C'est Mme Coré⁸ qui allait à l'hôtel Lutetia les chercher et elle les accompagnait à Maison Blanche. C'était à la 4 ème section dans le service du Dr Demay. (4-4).

⁸ Coré Henriette, infirmière puis surveillante (dr Schweich) à l'hôpital de Maison Blanche, détachée à l'hôtel Lutetia pour accueillir les femmes de retour des camps d'extermination, très active syndicalement et politiquement.

[Un enfant juif aurait été caché à l'hôpital (cf Mme Lachassine des archives de Neuilly sur Marne). (Corinne Benestroff aurait fait un travail à ce sujet ?).]

Engagements d'Aimée Lebeau : la CGT, le PC, le Front Populaire, les soins aux Brigades internationales, la seconde guerre mondiale et la Résistance, la pédagogie dans les collèges

Le front populaire c'était merveilleux, j'ai accouché de ma première fille Monique le 2 juin 1936, le Dr Chassigneux⁹, qui était un médecin de famille extraordinaire, a pratiqué mon accouchement à la maison et la conversation était si intense que je n'ai rien senti, c'était en plein Front populaire. J'ai retravaillé un mois après, de nuit pour pouvoir m'occuper de ma fille, je ne voulais pas la mettre à la crèche. Un matin en sortant de l'hôpital, Mr Thomoux¹⁰ lui dit de ne pas sortir, qu'on occupe l'hôpital mais elle ne peut pas rester elle doit s'occuper de sa fille, en rentrant elle trouve Maurice encore au lit et lui explique ce qui se passe à l'hôpital, même chose à la Compagnie des Eaux, ils font la fête, ils ont fait des frites, dansé...

On passe de 48 h avant 1936 à 40 h par semaine avec 2 jours de repos hebdomadaires consécutifs et des congés annuels, avant 1936, j'avais octobre novembre, les surveillantes avaient juillet et août, cette année-là j'ai eu août et nous voilà partis à la mer, Penvénan près de Perros-Guirec, on a pris les trains Bonnet en bois, je n'avais jamais vu la mer. C'était joyeux tout allait bien.

À l'hôpital ils ont embauché beaucoup de monde, ça entrainait par 4 personnes, 2 l'après-midi, 2 le matin, ça duré en 1937, 1938, puis en 1939 tout a changé avec la guerre, la guerre d'Espagne puis la seconde guerre mondiale en septembre 1939.

-Les derniers 15 jours de la guerre d'Espagne en 1939, je suis partie soigner les blessés à Cerbère, près de Perpignan, c'était affreux ce que j'ai vu, horrible, je n'oublierai jamais, le commissaire de Perpignan téléphonait pour faire bombarder les républicains espagnols qui venaient se réfugier en France (le 26 janvier 1939 Barcelone tombe aux mains du général Franco, l'aviation franquiste bombarde les réfugiés qui arrivent en France, le gouvernement Daladier ouvre la frontière aux réfugiés civils puis le 5 février aux soldats républicains), 6 responsables sont arrivés que nous avons cachés sur des civières, 5 minutes après sont arrivés les flics qui les cherchaient, ils sont repartis bredouille et le lendemain on les a fait passer en leur mettant des pansements à la gomme...qui cachaient la tête.

Il y avait des soins à faire, bras coupés, jambes coupées, des gens mouraient.

J'étais partie à Cerbère avec Mme Christophe^{Mme} Lechartre¹¹, Mr Raoul Vincenot¹², Mr Pierre Rouquès^{et} d'autres.

On est revenus découragés.

⁹ Militant communiste de Neuilly sur Marne, volontaire en Espagne républicaine avec le Dr Pierre Rouquès, arrêté en 1941

¹⁰ Paul Thomoux (30 juillet 1900-27 juin 1944), infirmier, militant syndicaliste, communiste, résistant et maquisard, conseiller municipal de Neuilly-sur-Marne

¹¹ Mme Lechartre, infirmière à la 4^{ème} section à Maison Blanche

¹² Raoul Vincenot, Surveillant à Ville-Évrard

-La seconde guerre mondiale éclate en septembre 1939, Maurice Lebeau^{son} mari est interné administratif car communiste. Il reviendra fin 1942, après être passé par 9 camps différents (le dernier à Fort Barreaux, Isère).

Elle ira lui rendre visite en zone libre, passant au travers des barbelés, prenant les choses en mains et passant la dernière (le passeur refusant de les faire passer car il y avait eu un problème la veille), avec une collègue, qui épuisée, lui dira de la laisser mourir, Aimée ne se démontrera pas, et sortant 2 sucres, qu'elle gardait toujours dans ses poches, lui dira de les prendre et elle repartira requinquée et elles arriveront au bout d'une semaine...

(cela illustre bien qui était Aimée Lebeau, déterminée, calme dans l'adversité, faisant ce qu'il fallait faire au moment où il le fallait). FAIRE **FACE À TOUTES LES SITUATIONS**.

À l'hôpital Aimée travaille à nouveau 12 h par jour (de 6h30 à 18h30) pendant un an au moins.

On a accompagné pendant la guerre 84 malades de Maison Blanche à l'hôpital d'Aix-en-Provence (cf plus haut). L'hôpital nous avait donné 7 jours, j'en ai profité pour rendre visite à Maurice à Fort Barreaux avec Mme Breton infirmière à Maison Blanche, dont le mari était aussi interné à Fort Barreaux...

Il n'y avait plus autant d'entrées qu'avant guerre, il y avait bien des alcooliques, qui arrivaient à trouver de l'alcool et qui étaient ramassées sur la voie publique pour scandale.

Deux malades sont sorties guéries pendant la guerre alors qu'elles étaient hospitalisées depuis de nombreuses années. C'est curieux la maladie mentale. (Cf plus haut).

J'ai su qu'une infirmière avait été renvoyée pendant la guerre, je n'ai pas su pourquoi (Michel Caire précise qu'elle volait la nourriture des malades).

Quand Maurice est rentré de Fort Barraux fin 1942, il a repris son travail à la Compagnie des Eaux, il devait pointer au commissariat, on leur avait dit qu'ils seraient les premiers à partir si on demandait des otages..., il partait à Paris après le travail, il ne me parlait jamais de ce qu'il faisait. Il valait mieux.

Le matin en partant à bicyclette à Maison Blanche, je passais par les petites rues pour distribuer les tracts, j'en apportais à l'hôpital que je cachais dans les gamelles. Je faisais passer aussi les éditions spéciales de l'Humanité.

Évoquant le mari militant (ancien député, communiste, déporté et fusillé à Nantes) d'une malade du service, Aimée dit que c'est difficile à supporter la vie avec un militant il faut pouvoir assumer, expliquant pourquoi la malade avait souffert, d'autant qu'elle venait d'un milieu rural de Bretagne ; elle était travailleuse, elle travaillait bien dans le service.

(on pouvait entendre aussi que cela avait été difficile pour elle de vivre avec Maurice, cégétiste, communiste et résistant et qu'elle ne pouvait que le suivre, ça c'était une évidence et cela montre aussi parlant de cette malade, elle avait une analyse sociale de la maladie mentale.)

Mme Legouès, infirmière dans ma section à Maison Blanche, a été tuée par une balle perdue alors qu'elle était chez elle de repos et qu'elle regardait ce qui se passait.

Francis Bouché, aux transports de Maison Blanche, a été tué par les Allemands, c'était vers la fin de la guerre, sur la route de Montfermeil alors qu'il était avec 2 autres camarades. Il est mort à « bout de sang », les 2 autres s'en sont sortis.

Jean Stefan, infirmier à Ville-Évrard est arrêté alors qu'il a des tracts, il sera arrêté et fusillé 3 semaines plus tard.

Deux infirmières de Maison Blanche ont collaboré, Jeannette Angelard(?), infirmière à Maison Blanche à la deuxième section, dans le même pavillon a été déportée vers la fin de la guerre, dénoncée par elles, elle est rentrée.

Les 2 fils Lamant et leur père ont été tués le même jour (le 26/08/1944) à Forfry.

Aimée Lebeau figurait sur une liste de 4 personnes dénoncées par des collègues collaborateurs et qui auraient été déportées si les Allemands étaient restés plus longtemps, elle l'a échappé belle. (Août 1944). J'ai eu de la chance, c'est arrivé plusieurs fois dans ma vie.

Mai 1968 :

(J'ai connu 1968, les malades nous demandaient souvent, ce n'est pas bientôt que vous êtes en grève ? Car quand nous étions en grève, ces jours-là elles mangeaient mieux, on cuisinait dans le service et elles aimaient ça).

Ça n'a pas été marrant, le personnel finissait par devenir fou, il n'y avait plus besoin de grades, plus de ceci, plus de cela. Je m'étais un peu insurgée, des filles ne prenaient même pas leur service, je leur ai dit de prendre leurs responsabilités, que je ne les défendrai pas si il y avait un pépin, c'est pas que j'étais pour que les choses n'évoluent pas, lors d'une réunion avec le Dr Trillat, le Dr Waks et l'interne qui disait qu'il n'y avait plus besoin de grade, j'ai fait remarquer au Dr Trillat qu'il avait été bien content quand il avait obtenu son poste de chef de service ...je suis d'accord pour des réformes jusqu'à un certain point. On doit assurer son métier correctement. On a eu une amélioration de salaire après.

La retraite (1970) : La pédagogie dans les collèges

*À la retraite, à la demande de Maurice, je suis allée chaque année dans les collèges pour **témoigner** et parler de l'histoire de la Résistance aux élèves. J'allais dans les classes de 3ème pour parler de l'histoire de la Shoah, on a emmené les élèves à Lyon, on est allé à Izieu. C'était terrible, les enfants*

J'aime faire ça, je continue toujours (on est en 2004). L'année prochaine le thème est l'ouverture des camps.

Pour que ça ne revienne pas.

Au centenaire de l'hôpital de Maison Blanche en 2000, Aimée témoigne toujours (se souvient Anne-Marie Garnier, ancienne directrice de l'IFITS on voit Aimée parlant au micro sur une des photos du livre du centenaire de l'hôpital de Maison Blanche).

La légion d'honneur (2016) : à 103 ans

« Ça allait de soi, je n'ai rien fait de particulier, c'était normal... »

Témoigner ...ça va me revenir tout à l'heure comme un trait d'union ...

Aimée est décédée le 6 décembre 2021, elle est enterrée au cimetière de Neuilly sur Marne auprès de Maurice et non loin de Mademoiselle Pascal

Dr Chantal Potart, secrétaire HMMB, 2023